

L'Abécé de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS SEE PUBLISHERS CO. LIMITED

ELMORE DUFOR, Président E. A. ANDRIEU, Administrateur-Député

HENRY BRABEN, Editeur

Bureau: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

SAMEDI 8 MARS

Thermomètre de E. Claudel. Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.



HOMMAGE

A la mémoire de Mme M. Girard de Ferris Girard.

Pareil au sculpteur et au peintre dont l'œuvre demeure, imprégnée à jamais des effluves de leurs mains créatrices, et vibrante en quelque sorte de leur inspiration.

C'est ainsi qu'après avoir instruit plusieurs générations de Néo-Orléanais, Mme Girard se surviva et que l'influence de son enseignement se répéterait, car ce n'était pas un banal professeur d'orthographe, de syntaxe française et de formules élémentaires, que cette femme de distinction dont le cerveau était essoré, il y a trois jours, par la légion fidèle de ses élèves.

Élevée à Paris dans une ambiance intellectuelle, elle vit sa jeunesse entourée de savants et de littérateurs, et son esprit avait mûri de bonne heure, avec une tendance prononcée à la philosophie, déjà très perceptible dans certaines réflexions notées par elle à l'âge de quatorze ans.

Quand Mme Girard vint en Louisiane, elle apporta de France le charme d'esprit inhérent à ce pays qui restera cher à tant de titres aux Louisianais. Plus tard elle subit des revers de fortune, et, avec la vaillance qui lui était naturelle, elle entra résolument dans la voie du professorat où elle devait rester jusqu'à sa dernière heure d'activité.

M. Stéphane Leduc, un expérimentateur éminent à qui ses travaux en électricité médicale avaient déjà valu dans le monde scientifique un juste renom, fut il y a quelques années, le point de mire de l'attention. On apprit tout à coup qu'avec des substances minérales inertes il était parvenu à créer des organismes possédant tous les attributs des êtres vivants.

contre la loi d'extermination qui nous régit.

A ses heures de loisir elle écrivait une histoire abrégée des Etats-Unis et de la Louisiane, ainsi que des articles remarquables publiés dans l'Abécé. Ses auteurs préférés étaient d'auteurs philosophes dont les ouvrages se trouvaient toujours à portée de sa main. C'était à ceux-là qu'elle revenait sans cesse. Ses brillants cours de littérature obtinrent un grand succès dans les salons les plus distingués de notre ville ainsi qu'à l'École de l'Union Française. Elle répandit constamment autour d'elle son savoir, et bien souvent sans compter. Quand la fatigue, et non la maladie, vint à bout de cette organisation si résistante, malgré son apparente fragilité, et que la matière refusa d'obéir plus longtemps à la volonté, il fallut bien s'arrêter. Mais jamais l'esprit ne fut dompté; jamais la flamme du professorat ne s'éteignit. Quelques semaines avant sa mort, elle donnait des leçons à un enfant, pour se distraire, disait-elle, et apprenait, d'une mémoire sûre, le monologue d'Hamlet. Le monologue d'Hamlet, au soleil de la tombe et à quatre-vingt dix-neuf ans!

Jusqu'au dernier souffle son intelligence et sa volonté restèrent lucides et fermes, et elle mourut fidèle à toutes ses convictions et à tous ses principes. Si elle connut, comme tous les esprits d'élite, les exquis douleurs de la vie, les suprêmes déceptions qui laissent un gouffre sanglant à la place du cœur, elle sut se réfugier parmi de chers souvenirs, dans la citadelle de l'étude, et s'y défendre contre le désespoir que suit la débâcle morale. Et si quelque idole tomba jamais des autels élevés en son âme, elle dut en recueillir les débris, au lieu de les jeter au vent de l'oubli, à la bouche du mépris.

Une émotion ineffable nous envahissait en contemplant ce cercueil où reposait un siècle d'honneur et de noble labeur; cette physionomie sereine et d'expression virile; cette forme frêle, enveloppée dans les larges plis ivorins de sa robe de noce, tunique de chasteté qu'elle avait conservée pour s'en revêtir à l'heure du départ. Sur sa poitrine, à l'encre même du cœur, s'épanouissait la coeuvre aux trois couleurs de cette France si chère, pour qui elle prodigua ses plus nobles efforts, sans en rien demander, sans en rien recevoir. Et il semblait que ce cœur à présent silencieux et qui avait tant palpité avec la France, attendit pour battre une fois encore, qu'une main française vint poser, à côté de l'emblème patriotique, les palmes méritées par un dévouement si désintéressé.

Hélas! rien n'est venu; mais à leur place abondaient les fleurs qu'elle avait tant aimées, débordant de ses mains, couvrant sa poitrine et entourant de leur caresse le symbole sacré, aux trois couleurs de France.

CONSTANT BEAUVAIS.

D'où vient la Vie?

Les géologues, d'accord avec les astronomes, nous disent que la terre fut, à l'origine, une masse de gaz incandescents. Puisque le germe le plus résistant ne peut, sans être détruit, supporter une température de plus de 110 degrés centigrades, il s'ensuit que la vie sur la terre est un phénomène relativement récent, qui attendit, pour apparaître, l'époque du refroidissement. Si la vie n'était pas contenue dans la nébuleuse, d'où elle vint? D'un monde plus âgé, où règne un froid mortel, voisin du zéro absolu? L'hypothèse n'est guère soutenable, d'ailleurs, elle laisse le problème entier; cette vie, qu'une planète sournoise aurait généreusement donnée, de qui l'eut-elle tenue? En vérité, à moins qu'on ne déclare avant tout examen la question insoluble, on est pressé de choisir entre deux théories: ou bien, suivant les mystiques, la vie a été introduite sur la terre relictée par un acte distinct et tardif du "Démurge"; ou bien les forces naturelles ont suffi à l'engendrer sur place. Adversaires irréductibles, les vitalistes et les mécanistes ne se sont guère battus que sur le terrain philosophique. Voici un livre tout récent du Dr. Leduc (de Nantes), "la Biologie synthétique", semble ouvrir à la lutte le terrain expérimental.

M. Stéphane Leduc, un expérimentateur éminent à qui ses travaux en électricité médicale avaient déjà valu dans le monde scientifique un juste renom, fut il y a quelques années, le point de mire de l'attention. On apprit tout à coup qu'avec des substances minérales inertes il était parvenu à créer des organismes possédant tous les attributs des êtres vivants. La foule s'entassa devant les vitrines où l'on montrait, dans des bocaux, d'extraor-

dinaires champignons, des algues tendues, des liges couronnées de feuilles, qui croissaient, se nourrissaient, mouraient, bien qu'ils ne fussent pas issus d'une semence animée, mais d'un aggloméré de sels de fer, de cuivre, de potasse ou de chaux. Les journaux arrachèrent à la pénombre des laboratoires, pour le porter au grand jour du public, le fantastique mortel qui faisait modestement de la vie, ou quelque chose d'approchant; on parlait d'une chaire au Collège de France... Et puis, brusquement, la résistance était venue. L'homme entra dans son obscurité active, aussi peu troublé de sa disgrâce qu'il l'avait été de sa vogue éphémère, obstiné à ses expériences, sûr des compensations de l'avenir.

Les êtres vivants, écrit-il aujourd'hui, sont formés de corps minéraux connus, unis par des combinaisons organiques si peu mystérieuses qu'on les obtient par synthèse dans les laboratoires. Les phénomènes vitaux sont des applications des lois physiques connues. Pourquoi donc laisser debout entre le régime minéral et les règnes animés une barrière fictive? A la vérité, la vie, cette chose occulte sur bien des points; devant une substance qui se diversifie en organes, qui s'accroît, se multiplie, s'engendre sans cesse d'elle-même, nous avons le même étonnement naïf que nos ancêtres. C'est que nos expériences furent mal conduites, et que nous avons toujours détourné le yeux justement de ce qu'il fallait voir. Nous tuons l'être vivant pour l'étudier; nous nous obstinons à demander à des choses mortes le secret de la vie! Il faudrait, par des méthodes synthétiques, s'attacher à reproduire les mouvements élémentaires de la matière vivante, à animer des corps inertes. Si l'on parvenait à créer artificiellement une chose qui se meuve, s'accroisse, se nourrisse et se multiplie, le mécanisme des mouvements vivants, de la nutrition et de la reproduction serait aussitôt connu par analogie. Les forces qui déterminent des effets identiques ne peuvent être qu'identiques.

C'est dans cette direction que M. Leduc poussa ses recherches. Comme, en dernière analyse, un être vivant se résout en un composé de divers liquides de concentrations différentes, soutenus et séparés par des membranes, l'expérimentateur étudia les actions réciproques de liquides juxtaposés. Il les regarda diffuser les uns dans les autres, s'entourer par précipitation chimique de minces membranes d'enveloppe; il vit des courants s'établir, entraînant la matière dissoute et le liquide dissolvant en des sens contraires. Une goutte d'une solution concentrée de sulfate de cuivre, diffusant dans une solution étendue de gélatine contenant des traces de ferrocyanure de potassium, lui fournit l'image saisissante d'une cellule vivante. La goutte simulait le noyau de la cellule; le champ coloré de la diffusion était la cellule elle-même, et le précipité, à la jonction des deux liquides, en formait l'enveloppe membraneuse, traversée par des courants incessants d'osmose, par quoi la cellule artificielle se nourrissait aux dépens du milieu extérieur et rejetait ses déchets, le trop-plein de sa concentration. Lorsque les pressions osmotiques s'équilibraient, le mouvement cessait; la cellule était morte. Le mécanisme de la vie élémentaire, si manifestement identique, se trouvait-il donc explicable par un simple phénomène d'osmose? Assomiler, déassomiler, croître, se flétrir et mourir, n'est-ce pas là tout l'essentiel de la vie?

Il serait non pas oiseux, mais impossible ici, de décrire les nombreuses variétés de productions artificielles "organisées" qu'obtint le docteur Leduc en faisant varier la nature des substances dissoutes et les réactions physico-chimiques de l'ambiance. Des cellules juxtaposées se rejoignent par leurs membranes, se déforment par actions réciproques, réalisant la structure morphologique de tous les tissus vivants connus, fibres lisses ou striées, ostéoblastes, cellules nerveuses à prolongements, etc. Dans des vases remplis de liquides nourriciers, d'étranges graines se développent en liges segmentées, gorgées de séve, qui se nourrissent, non pas, comme les cristaux dont elles sont issues, par juxtaposition mais, comme les êtres vivants, par intussusception, augmentant de volume et de poids, s'épanouissant en feuilles et se tordent en vrilles, réparent leurs blessures par une véritable cicatrisation, puis se flétrissent et meurent. Des coquilles créées ainsi artificiellement épousent l'incomparable multitude des formes conchyliologiques, et leur structure lamellaire est celle de la nature. Dans ce laboratoire de l'École de médecine de Nantes

s'emploie l'orgie des formes jusqu'ici mystérieuses, formes animées que l'expérimentateur fait apparaître à son gré.

Nul être cependant ne serait réputé vivant, malgré les multiples analogies de structure, de mouvement, de nutrition, d'évolution, s'il n'était apte à se reproduire. Le plus grand miracle opéré par le docteur Leduc fut justement de faire apparaître en ses cellules artificielles toutes les phases de la reproduction, toutes les étapes figurées de ce complexe phénomène que les histologistes appellent karyokinèse et qui aboutit à la multiplication cellulaire. Si j'ajoute qu'on observe, dans ces créations, fabriquées expérimentalement, avec des matériaux inertes, une certaine irritabilité au contact, à la chaleur, qui semble s'échauffer de la lumière, à l'électricité, à la plus magnifique prérogative de l'être vivant, la sensibilité, on comprendra le formidable intérêt qui s'attache aux découvertes de M. Stéphane Leduc.

Il y a à quelques années, alors que ces études troublantes ne donnaient encore que des résultats incertains, l'Académie des sciences exclut de ses comptes rendus les communications des biophysiciens nantais. Elle le fit avant tout examen approfondi, pour cette seule raison que les travaux de Leduc remettaient en question le problème des générations spontanées, résolu négativement par Pasteur. Pasteur, utilisant une expérience d'Appert, démontra, en effet, victorieusement, qu'une substance organique stérilisée, conservée en un vase clos, restait définitivement stérile. Mais c'est peut-être étendue considérablement la portée de cette expérience et donner à la parole de Pasteur l'importance d'un dogme, que de défendre à la vie d'apparaître spontanément dans d'autres conditions et en d'autres lieux qu'en une boîte de conserve. Il n'est point en science de porte irrévocablement condamnée. Ceux-là devraient le savoir qui honorent la mémoire de Galilée et celle de Lamarck.

"Et pur si muove," répond à son tour M. Leduc. Il n'a peut-être pas créé de la vie, mais il a reproduit en ses croissances osmotiques, élémentairement, tous les phénomènes de la vie, en ne faisant agir que des causes physiques et chimiques. L'analogie des effets implique celle des causes. Une nouvelle voie est ouverte aux recherches. Si le mécanisme vital est aussi merveilleusement imité par le simple jeu de la diffusion et de l'osmose, il est plausible que l'osmose et la diffusion soient l'origine et l'explication de la vie. Et puisque, à tout prendre, il faut bien que la vie ait eu sur la terre un commencement, il y a des chances pour qu'au moins une génération ait été spontanée; ou bien alors la vie est inexplicablement scientifique, et il ne faut plus nous parler de biologie, le mot n'a pas de sens. A l'époque où la terre n'était que liquides agissant chimiquement les uns sur les autres, la diffusion et l'osmose durent avoir une puissance, dont, en notre monde à demi-mort, nous ne concevons même pas l'idée. Elles ont joué un rôle dans la formation des rochers; leur fut-il impossible de produire le moindre petit globe vivant? OCTAVE BELLARD.

Les dix fenêtres.

Le "Daily Mail" reçoit de son correspondant de New-York une curieuse anecdote sur la façon dont M. Sulzer, le gouverneur de New-York convertit à l'agriculture M. Vincent Astor, le plus riche jeune homme des Etats-Unis.

M. Astor s'entretenait avec M. Sulzer des moyens de rendre sa vie et sa colossale fortune utiles à l'humanité.

Jusqu'à présent, constata le gouverneur, vous n'avez regardé la vie qu'à travers une seule fenêtre.

—Laquelle? interrogea le jeune millionnaire.

—Celle de la paresse et du plaisir... A présent, je vais installer neuf autres fenêtres dans votre maison. Après que vous aurez regardé par chacune d'elles, vous choisirez la vue que vous préférerez et le champ où déployer votre activité.

—La dixième fenêtre donnait sur la campagne.

UN SPECTRE ROUGE.

C'est une petite maison en bordure de la ligne du chemin de fer. Les trains de banlieue passent devant elle, grinçants et cahotants; les voyageurs qui regardent alors par la portière aperçoivent l'homme bâti carré dont Jean-Jacques Rousseau amènerait les volets verts. Un jardin fleuri de roses rouges, de pieds d'arbutus, de fuchsias et de balanites — un vrai jardin de chef de gare — la sépare de la voie ferrée. Il y a, bien entendu, une jeune dame-jeanne qui surgit d'un rond de gazon, et le pavillon d'un phonographe, braqué contre l'azur, est prêt à voler sur son répertoire d'opéras et de café-concert: le "Credo du Paysan", la "Kraquette" ou "Tu ne sauras jamais". Un chien, in forme de graine, mais qui fut peut-être un fox-terrier, dort sur le seuil en présentant son énorme ventre au soleil. A peine moins que les deux époux propriétaires de cet Eden, assis devant une table de jardin, jouent à "la bataille", en trempant leurs lèvres de temps à autre, dans de grands verres remplis de sirop de groseille qu'ils laissent tiédir, parce qu'il est mauvais de boire trop frais en été.

—Qu'est-ce que tu as encore, Eugénie? demande le mari à sa compagne, qui vient de tressaillir dans un brusque haut-le-cœur, comme si quelqu'un s'était approché à pas de loup par derrière, lui avait mis tout à coup la main sur l'épaule.

—Rien, répond-elle, confuse. J'ai cru qu'on avait ouvert la porte du côté de la route. Et comme nous sommes seuls, ça est dimanche, et qu'il n'y a personne dans le pays...

—Tu as encore eu une de tes frayeurs ridicules? Ma parole, tu me rendrais aussi pollon qu'un loi à la fin. Allons, voyons, jouons-nous ou ne jouons-nous pas? Le roi!

—Alors? Eugénie n'a pas toujours été une bourgeoise lourde et maffue. Elle a eu, comme toutes les autres, dix-huit ans et un cœur, avant qu'elle ne lût son existence à celle du brave Prosper, négociant en quincaillerie, au Grand-Montargis.

Elle habitait alors, dans sa province natale, une petite ville affreusement prude où chaque famille s'efforçait d'encheîtrer sur la respectabilité des voisins, où une "démouille" était déshonorée pour avoir souffert qu'un jeune homme, après le soleil couché, lui adressât la parole dans la rue, pour lui souhaiter le bonsoir, alors qu'elle était pourtant encadrée de ses parents respectables.

Eugénie, orpheline, tenait un petit magasin de papeterie avec sa sœur aînée. Les deux jeunes filles, bien qu'exerçant un commerce qui les obligeait à voir toutes sortes de gens, avaient une renommée d'antériorité bien établie par le consentement universel des commères de X... et celles-ci ont toujours été peu bienveillantes. Mais un bon monsieur voyageur vint à passer. Après des propositions de papier à lettres et de registres, il en fit d'autres, moins amovables à Eugénie; elle eut le tort de les accepter. Puis, il partit comme il était venu, mais il laissait la malheureuse papeterie tellement changée qu'il fut impossible à la pauvre fille de demeurer plus longtemps à X... où l'on a de la vertu.

Elle vint à Paris. L'Assistance publique recueillit le fruit de son erreur.

Active et économe, elle trouva moyen de vivre de son travail sans rien demander à sa sœur aînée, dont les affaires périclitaient, d'ailleurs, car X... tout entier lui tenait rigueur de l'inconduite d'Eugénie. Elle se refit une existence, simple, agréable et promettant, par toute son apparence, à qui l'épouserait une ménagère laborieuse, elle sut plaire à M. Prosper, son voisin, qui la demanda en mariage et l'installa dans son magasin, devant le livre de caisse. Il n'eut point à s'en repentir.

Au bout de quelques années, l'inventeur leur ayant donné des aperçus réconfortants sur l'état de la maison, ils purent, selon le mot d'Emile Augier, se payer le luxe d'un garçon. Car c'était un garçon qu'ils voulaient et qu'ils eurent.

Malheureusement, il ne vécut guère. Il mourut à sept ans, à l'âge le plus gracieux, celui qui termine la première enfance épanouie en sa fleur.

Eugénie pleura beaucoup. Alors, pour la première fois vraiment, elle se prit à songer à l'autre.

Jusqu'à là, elle avait tout fait pour l'oublier. Il ne lui rappelait que des souvenirs lamentables: souffrance physique, honte et terreur, encore plus atroces. Elle n'avait pensé à lui que pour le détester, tant qu'elle avait tra-



DAVE LEWIS

Dans "Don't Lie To Your Wife" au Théâtre Crescent

THEATRES.

TULANE

La présentation de Frances Starr dans une nouvelle pièce, "The Case of Becky", semble prouver une fois de plus la supériorité de Belasco comme metteur en scène et producteur de pièces.

Frances Starr a remporté dans le "Case of Becky" un véritable succès. Elle personnifie deux caractères. Les amateurs du Théâtre Tulane ne seront pas déçus en allant applaudir lundi soir Mlle Starr qui paraîtra avec toute sa troupe après trois mois de succès au Théâtre Belasco de New-York.

La mise en scène est de plus soignée et la troupe excellente. Parmi les artistes nous relevons les noms de Charles Dalton, Albert Bruning, Eugene O'Brien, Harry C. Browne, Mary Lawton et John Brown.

CRESCENT

Le Crescent offrira à ses habitués cette semaine, la pièce si réputée de Campbell B. Casad, "Don't Lie to Your Wife". "Ne mentez pas à votre épouse" est une farce compliquée, pleine de gaieté et d'adaptations musicales, écrite pour exploiter le talent du génie comique, Dave Lewis.

Dave Lewis, dans cette pièce, obtint un des plus grands succès théâtraux au Crescent l'année passée. L'histoire est pleine de farces, particulièrement quand les principaux caractères commencent leurs mensonges pour tromper leurs épouses et leurs amies.

Heureusement que les épouses et les bonnes amies ont quelques secrets qu'ils tiennent à cacher aussi, ce qui rend la pièce très compliquée.

La manière dont chacun se tire d'affaire produit des éclats de rire général, qui bien des fois arrêtent le progrès de la pièce.

La farce est trop comique pour que nous l'expliquions toute.

M. Lewis est admirablement assisté par une troupe hors ligne parmi laquelle on trouve J. J. Craig, John Kwoh, Donald Clayton et Mlle Cora Buckman, qui a beaucoup d'amis à la Nouvelle-Orléans.

ORPHEUM

Vous connaissez tous Nat M. Willis l'heureux vagabond. Si vous n'avez jamais en l'occasion de rire de ses histoires originales et de ses amusantes parodies, vous le connaissez tout au moins de réputation. Willis est certainement un des meilleurs comiques de la scène américaine.

Tous les auditeurs sont pareils pour lui. Il les gagne tous sans effort apparent, et il est considéré comme un comédien de race. Son nom est en vedette sur le programme de l'Orpheum cette semaine.

Le ballet classique est le meilleur numéro de danse de l'Orpheum. Mlle Domina Marini et Marcel Bronski, les principaux caractères, ont fait partie de la troupe de l'Opéra Métropolitain et sont des danseurs d'une réputation mondiale. Leur impresario, Albertina Rasch, a choisi pour danser avec eux dix jeunes danseuses des plus jolies. M. et Mme Gordon Wilde, Claude et Fannie Usher, Briglio et Romano et les frères Azard.

vaille et lutte durement pour la vie. Puis cette rancœur même s'était apaisée et endormie dans la quiétude de sa seconde vie, toute bourgeoise. Elle était rentrée dans sa classe et à son rang par son mariage; l'aventure de la misérable Eugénie d'autrefois ne l'intéressait plus. Evidemment, il y avait des filles-mères qui méritaient leurs bâtons à l'Assistance publique, mais qu'est-ce que cela pouvait bien faire à l'épouse de M. Prosper, notable commerçant, assise à sa caisse, devant son grand-livre?

Seulement, quand leur fils mourut, leur héritier légitime, elle eut une idée horrible.

C'était peut-être l'autre, l'abandonnée, qui se vengeait. Et dans ce moment-là, du moins, elle pensa avec remords, avec peur, au pupille anonyme de l'Assistance, à celui qu'elle avait à tout jamais rayé de sa vie, puisqu'elle s'était engagée, en le livrant, à ne jamais le réclamer, à ne jamais le rechercher, à ne jamais le revoir.

Elle puis? Et puis, elle avait vieilli, elle s'était empaillée de graisse et d'égoïsme qui faisaient maintenant bourrelet autour de son cœur, jadis maternel. Prosper et elle, retirés du commerce, vivaient en rentiers, c'est-à-dire lentement, le chant d'allonger les heures qui semblaient, comme eux, s'étirer dans la paresse. Elle ne pensait plus que vaguement à l'enfant mort, comment aurait-elle pensé à l'autre, qui ne l'avait intéressée que par rapport à lui?

Mais, un matin, elle ouvrit un journal.

Une bande de scélérats très modernes, nantis de tous les accessoires du crime parisien: auto, pistolets automatiques, balles blindées, etc., venait de sévir épouvantablement. On donnait les portraits des principaux d'entre eux: celui-ci, broussailloux et romantique, fait comme Jean Hérold; celui-là, simple brute à tête de charretier alcoolique; cet autre, prétentieux, musqué, rasé, poncé, efféminé, auquel on supposait des ongles en dentil et des bagues à tous les doigts. Le cinquième fit pousser un cri à Eugénie.

Les yeux, le nez, la moustache... le port de tête avantageux... c'était tout à fait le commis voyageur qui, vingt ans plus tôt... Alors... ce serait son fils? "Leur" fils à lui et à elle...

A partir de ce jour et pendant un mois, elle lut tout les journaux, chaque matin tandis que Prosper s'accablait dans son lit. Ils ne parlaient que de la bande des enregistrés souvent la capture d'un de ces misérables. Tous furent pris, tous.

Excepté celui-là. Ah! celui-là, il est inaccessible, intangible, inviolable pour les gens de police. Qu'est-il devenu? On le prétend très loin, au bout de la France; certains disent: à l'étranger.

Mais Eugénie, n'en croit rien. Elle endure, sans pouvoir en parler à personne, le supplice de cette pensée: "il" est toujours là, dans le voisinage, il entrera un jour, avec une autre bande, et elle le reconnaîtra, sans l'avoir jamais vu, et il la tuera sans la connaître, elle, sa mère, qui l'a renoncé.

Un spectre rouge.

Savez-vous quelle a été la devise de presque tous les candidats à la présidence de la république? — "Elysée-moi."